

Maurice Gross

Amr Helmy Ibrahim
Professeur des Universités

Maurice Gross est mort samedi 8 décembre 2001, dans son appartement à Paris, des suites d'un cancer. Il n'avait que 66 ans. Il a beaucoup souffert. Deux semaines plus tôt, alors qu'il était encore hospitalisé, je l'ai appelé pour le voir. Il m'a dit que ce serait trop dur et qu'il valait mieux que je me contente de prendre des nouvelles dans l'attente d'une rémission. C'est le terme qu'il a utilisé. Dieu n'aura pas voulu nous accorder le plaisir de le revoir montrer, démonter et remonter, comme ces jouets familiers dont certains enfants ne se lassent jamais, l'ensemble des mécanismes du langage. Il le faisait toujours à travers une remarque tellement anodine qu'on pouvait au prime abord se demander s'il était bien sérieux. Puis, au fil des minutes c'est souvent à une véritable fête de l'esprit qu'il nous conviait. L'explication s'imposait avec un tel naturel qu'on ne se pardonnait pas de ne pas y avoir pensé plus tôt. Un regret vite compensé par le sentiment qu'à moins d'avoir l'esprit très paresseux, nous pouvions nous aussi, à la seule condition, comme il disait, de nous équiper d'un crayon et d'une feuille de papier et de bien nous dire que l'esprit le plus rapide ne va pas plus vite qu'il ne se transcrit, trouver tout seuls la solution du problème suivant.

Maurice a passé sa vie à séparer le grain de l'ivraie, à démêler la propriété dont le changement fait basculer l'ensemble, de celles, parfois très séduisantes et tout à fait propices à de brillants discours académiques, qui ne sont que de faux semblants propres à conforter le sens commun, l'effrayant " bon sens ", dans sa suffisance terroriste. Je ne l'ai jamais entendu faire une remarque hors de propos. Je ne l'ai jamais entendu parler " à côté ", parler " pour se faire valoir " ou pour traiter de questions " personnelles ". Dans un siècle d'extrême bavardage et d'infinies violences physiques et rhétoriques, il aura accompli le tour de force de ne jamais être " hors sujet " et de n'avoir de violence que celle qui consiste à nous mettre sous les yeux ce que l'on refuse de voir. Comme si de la justesse du propos, de sa précision et de sa cohérence avec le contexte de son énonciation et la situation qui l'a produit, dépendaient son honneur de professionnel et sa dignité d'homme.

Mais cette exactitude foncière que l'on rencontre surtout chez ceux qui sont imprégnés à la fois par une bonne formation mathématique et une longue pratique de l'expérimentation dans une science dure, n'allait pas sans une immense culture dans tous les domaines de la vraie connaissance. On s'en rendait vite compte quand il arrivait qu'on lui pose une question un peu trop générale ou apparemment marginale par rapport à son champ d'expérimentation. Il savait alors situer, avec la même exactitude et de manière irrévocable pour son interlocuteur, ce qu'il faisait et même ce qu'il était, parmi les questions, les idées, les courants et les " vérités " que ses contemporains considéraient à tort

ou à raison comme essentielles ou prioritaires. Il ne s'est jamais complu dans le jargon épistémologique qui sert de paravent à tant d'intellectuels et d'universitaires pour masquer, comme dirait Marx, une absence totale de pratique authentique. Il n'en avait pas besoin, étant, au moins autant qu'un Zellig Sabbetaï Harris, un Noam Chomsky ou un Oswald Ducrot, l'expression vivante d'une vision parfaitement cohérente du langage et de ses manifestations dans les langues. Une vision autrement plus cohérente, plus complète, plus moderne, plus dynamique et plus directement susceptible de déboucher sur une compréhension active du comportement langagier, que la majorité de ce que l'on peut trouver dans l'œuvre des prédécesseurs, qu'il s'agisse du *Cours de linguistique générale* ou d'autres œuvres que la tradition enseignante en Europe et ailleurs a érigées en référence. Quelque chose de comparable au génie du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*.

L'apport de Maurice Gross à la linguistique française et à la linguistique générale n'est pas banal. A l'instar de Carl von Linné et de Antoine Laurent de Jussieu pour les espèces végétales ou de Lavoisier pour la chimie, il a élaboré et expérimenté une méthode raisonnée de classement des unités linguistiques qui a tout à la fois la cohérence et le brillant de ces grandes analyses formelles qui donnent à l'esprit le sentiment d'embrasser et de maîtriser toute la réalité et cette modeste minutie des entomologistes qu'il est pratiquement impossible de prendre en défaut sur le détail d'une observation. Il l'a fait avec une systématisme patiente et respectueuse des données. Il fallait épuiser les paradigmes, ne sous-estimer aucune propriété. Il fallait aussi voir ce que chaque langue avait de réellement spécifique, comprendre par exemple, pourquoi la présence ou la variation d'une préposition dans une langue comme le français rendait caduque une analyse de l'anglais qui n'envisageait même pas qu'une préposition puisse apparaître à cet endroit ou rendre compte de ce que devient une complétive française en anglais ou en arabe selon l'analyse qu'elle a reçue en français, en anglais ou dans toute autre langue ; ou encore ce que la sémantique de l'aspect ou des prédicats complexes produit en fonction du classement lexical et grammatical qu'on a choisi de faire des verbes.

Mais ses analyses ponctuelles n'étaient pas des additions non cumulables de remarques fussent-elles géniales. Elles s'inscrivaient toujours dans une architecture. Il en a jeté les fondements, en a discuté des virtualités essentielles et l'a dotée d'une panoplie d'outils qui sont devenus au fil du temps le bien commun de tous les chercheurs au long cours dans les linguistiques respectueuses des faits de langue. Pour y arriver, il a créé en 1968 le *Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique (LADL)*, l'un des premiers sinon le premier véritable laboratoire de linguistique en France et qui va devenir une équipe du CNRS autour d'un noyau d'informaticiens et de linguistes : notamment Morris Salkoff (*Une grammaire en chaînes du français*), Jean-Paul Boons (" Métaphore et baisse de la redondance "), Alain Guillet et Christian Leclère (" Le datif éthique "), et pour les trois : *La structure des phrases simples en français* – 2 vol.).

A cette époque Maurice vient de publier avec André Lentin son fameux *Notions sur les grammaires formelles* (1966), qui constitue la première référence absolue en matière de traitement formel des langues et qui est d'ailleurs immédiatement reconnu comme tel et traduit en anglais, allemand, russe, japonais et espagnol, en même temps qu'il vient d'achever le rapport sur son travail avec Z. S. Harris à l'Université de Pennsylvanie (octobre 1964 – juin 1965) *Transformational Analysis of French Verbal Constructions* (1966 – traduit en français en 1968 sous le titre *Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du verbe*). Il a également soutenu, à la Sorbonne, un doctorat de 3^{ème} cycle portant sur *L'Analyse formelle comparée des complétives en français et en anglais* (1967). Il va s'employer à

dresser une carte du lexique et de la grammaire et du français. Ce *lexique-grammaire* commence par le verbe et à l'intérieur du verbe par une analyse exhaustive des constructions complétives où apparaît de façon claire l'interdépendance de la classe sémantique du verbe, de sa construction syntaxique, de ses conditions d'enchâssement et surtout de sa relation par le biais des transformations infinitives et nominales avec la catégorie du nom et ses problèmes de détermination, c'est-à-dire avec les constructions relatives. Il ressort très vite de ce travail, dont une partie importante est publiée dans *Méthodes en syntaxe* (1975), qu'à condition de s'intéresser aux valeurs différentielles dégagées par l'analyse, l'essentiel de la méthode et une grande partie des descriptions sont transposables à n'importe quelle autre langue que le français. Des travaux systématiques seront alors engagés dans cette perspective sur pratiquement toutes les langues romanes mais aussi sur des langues d'autres familles comme l'arabe, le coréen, le japonais, le persan ou le russe.

Parallèlement, Maurice découvre dès 1976 la propriété de *double analyse* attachée à un type de construction qui fait d'un verbe ce que l'on appellera plus tard un *verbe support*. Une propriété qui permet de distinguer les verbes insérés dans un prédicat complexe de ceux qui constituent un prédicat simple ayant en surface la même structure que le prédicat complexe. Ce travail, dont on ne soulignera jamais assez le caractère novateur et révolutionnaire, marque le point de départ d'une révision radicale de notre conception des catégories grammaticales et notamment de la séparation traditionnelle entre les noms et les verbes. Il ouvre également la voie à une révision de la notion même de prédication et fournit les premiers éléments d'une interprétation cohérente et à portée universelle de la relation des constructions prépositionnelles – ou de leur équivalent dans les langues où la notion de préposition n'est pas pertinente – à la distribution des foyers sémantiques et informationnels au sein de la phrase simple. Maurice fera en 1981, dans un article/livre “ Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique ” (*Langages* n°63 – septembre – 7-52) une synthèse magistrale de ces avancées, informées et enrichies par les travaux sur plusieurs langues d'une équipe qui comptait déjà à l'époque des dizaines d'enseignants-chercheurs sur les cinq continents. Il n'y parle que du français mais, ainsi qu'en témoigne la bibliographie, là encore, les valeurs différentielles qui président à l'analyse du français sont transposables à de nombreuses autres langues. C'est également sur cette lancée qu'il développera la notion de *grammaire locale* et envisagera l'existence au sein d'une langue de sous-systèmes quasiment autonomes

Esprit foncièrement libre, lucide et critique, Maurice n'a jamais fait de concession intellectuelle à qui que ce soit et surtout pas aux pouvoirs en place ou aux modes scientifiques. Son célèbre article de *Language* en 1979, “ On the failure of generative grammar ” – il avait publié un premier article en français dans le même sens en 1973 –, ses rapports très sévères sur les limites de la traduction automatique – il avait fait partie d'un Centre de calcul des armées, dirigé par Aimé Sestier qui a été le premier laboratoire français pour la traduction automatique –, ses articles pour le moins critiques sur les méthodes en cours dans les analyses sémantiques, sa critique des modèles d'analyse de la grammaire traditionnelle dans l'enseignement du français, sa contestation du projet et des méthodes adoptées pour la réalisation du *Trésor de la langue française* ne lui ont pas fait que des amis et il a parfois été d'autant plus détesté que personne n'était en mesure de lui opposer une contre-argumentation globale qui tienne la route. Il a pu se tromper dans l'appréciation de telle ou telle orientation mais son parcours scientifique est là pour témoigner qu'il est de loin préférable de se tromper en exerçant son esprit critique que d'avoir raison en se laissant bercer par le premier troupeau qui passe.

Maurice n'était pas plus tendre pour ses propres ambitions. Dès 1977, sa *Syntaxe du nom*, puis en 1986, sa *Syntaxe de l'adverbe*, montrent clairement les limites de toute systématisation dans le traitement des langues. Elles mettent l'accent sur des obstacles quasi insurmontables à une formalisation intégrale et cohérente de phénomènes linguistiques d'une grande banalité et qui ne dépassent pas le cadre de la phrase simple. Enfin, sa traque systématique des constructions figées à partir des années 80 le conduira à relativiser l'importance des phénomènes combinatoires et à réduire quelque peu le champ d'application des interprétations transformationnelles

Maurice aimait et savait apprécier la peinture, les journaux sous toutes leurs formes, les villes grouillantes qui ne dorment jamais. Au Caire, il est parti seul dans le dédale des rues du petit peuple. Ravi de toute cette vie qui venait à lui. Il ne parlait pas l'arabe mais en connaissait parfaitement le fonctionnement. Dans le train, il aimait se sentir tiré par l'arrière et s'asseyait toujours à contresens de la marche. Il était souvent souriant. Il n'a jamais refusé d'aider un étudiant. Il ne se laissait jamais aveugler par l'identité de son interlocuteur. Quand j'ai rompu un jour une sorte de tabou en lui demandant son avis sur la crise israélo-palestinienne, il a parlé avec une extrême douceur des Polonais et des Russes qui étaient au pouvoir en Israël et qui avaient du mal à comprendre l'avenir du fait de leur passé et d'un milieu qui leur était étranger. C'était il y a vingt ans.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où j'ai étalé sur le sol de son bureau, dans les hauteurs de la tour centrale de Jussieu, les interminables feuilles quadrillées sur lesquelles j'avais décomposé et recombinaé à l'infini les verbes de ses tables 2, 3, 9 et 13 : mes premières matrices analytiques de la communication et du mouvement. Une idée qui m'était venue en l'écoutant un an plus tôt, par une après-midi torride, dans un immense amphithéâtre clairsemé de Pise. Son regard amusé puis, au bout de quelques instants, un flot de suggestions. Visiblement, il préférait cela à mes compilations d'opérateurs hiérarchisés pour expliquer les subtilités des interprétations aspectuelles... Il y avait même matière à une thèse d'Etat. Il ne fallait plus hésiter. Il voyait vite ce qu'il y avait à voir.

A l'issue de ma soutenance, il m'a offert la traduction française de la *Grammaire arabe* de C. P. Caspari dans son édition originale de 1881.

Mais Maurice c'était aussi, pour certains c'était surtout, l'élaboration d'automates à états finis couplés à des dictionnaires électroniques pour une analyse des textes. C'est, aujourd'hui encore, l'un des rares systèmes d'analyse morpho-syntaxique au monde qui soit disponible en libre accès. Un outil performant, peut-être le meilleur qui ait été réalisé à ce jour dans son genre, offert à la recherche et soustrait au commerce.

C'est que ce grand lorrain, né le 21 juillet 1934 à Sedan, ancien élève de Polytechnique (1955-1957), Ingénieur d'Armement, élève de Noam Chomsky (1961-1962) et de Zellig Sabbetai Harris (1964-1965), conférencier invité au MIT, à San Diego et à quelques Instituts de linguistique de la Linguistic Society of America, auteur de plus de 150 publications en anglais et en français, directeur de quelques dizaines de thèses, était aussi un grand serviteur de l'Etat français, un homme dévoué à la chose publique : un modèle pour tous ceux qui, en France et dans le reste du monde, par exemple dans un pays comme l'Egypte dont je viens, cherchent à comprendre ce qu'ils sont à travers ce qui les définit comme êtres humains : leur faculté de langage.

Le 25 décembre 2001